

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE. — *Beaucoup de bruit pour rien*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, de M. Edouard Blau (d'après Shakespeare), musique de M. Paul Puget.

D'une anecdote de Bandello, Belleforest avait tiré la matière d'une de ses histoires tragiques. De l'histoire tragique de Belleforest, Shakespeare a fait surgir sa très brillante comédie romanesque : *Beaucoup de bruit pour rien*. A son tour, M. Edouard Blau emprunte à l'œuvre de Shakespeare les éléments d'un opéra. Je ne vois pas pourquoi, l'un de ces jours, on ne chercherait pas dans l'opéra de M. Blau prétexte à quelque autre ouvrage. Ce qu'on nomme l'évolution des idées n'est pas un vain mot.

Personne n'admire plus que moi les éclatantes fantaisies du grand Will où s'agitent, dans une atmosphère de rêve, des êtres singuliers et réels. Leurs aventures s'emmêlent de joies et de mélancolies, se développent en raillerie, en satire, en grâces imprévues, attendrissent, amusent, étonnent, instruisent. Ce qu'elles ont d'in vraisemblable ne leur donne finalement que plus de crédit — tant le poète sait répandre partout les significances humaines. Sans nul doute ce mode de libre fiction, lyrique essentiellement, peut convenir à la scène musicale, à la condition que l'auteur, vraiment maître de son sujet, accuse constamment le fond d'humanité sur lequel s'est joué son caprice. Mais sera-t-on jamais bien maître d'un sujet qu'on n'a ni inventé, ni renouvelé ?

Il ne me semble pas, à parler franc, que M. Edouard Blau, dans son adaptation, d'ailleurs ingénieuse, de *Beaucoup de bruit pour rien*, ait abusé du droit d'être shakespearien avec indépendance, c'est-à-dire de traiter l'action à son gré, d'aborder en saillies expressives, de prodiguer des indications psychologiques, de gouverner, enfin, toutes choses sans paraître y toucher. J'ai bien de croire qu'il n'a voulu qu'accommoder les situations aux habitudes de l'Opéra-Comique. En ce cas, point de mécompte : il a parfaitement réussi. Mais peut-être y aurait-il un peu plus et un peu moins à faire...

**

Au plus bref, voici l'historiette. Le roi Don Pèdre d'Aragon est en Sicile, accompagné d'une Cour nombreuse et suivi de son frère bâtard, Don Juan, qu'obsède le génie du mal. Dans le palais du gouverneur de Messine, deux couples d'amoureux se rencontrent : Claudio et la blonde Héro, qui s'abandonnent, en leur mutuelle et confiante tendresse, à la douceur d'aimer ; Bénédicte et Béatrice la brune, toujours en lutte contre leur propre cœur et se livrant à une guerre de perpétuels sarcasmes.

Don Juan apprend que le roi d'Aragon entend favoriser l'union de Héro et de Claudio, cela suffit pour qu'il tâche à la rendre impossible. De connivence avec un de ses serviteurs et l'une des suivantes de la jeune fille, l'homme atroce organise un ignoble simulacre de rendez-vous donné par la fiancée. Tout le monde voit un galant escalader son balcon. Nul ne peut se douter de la trahison de sa camériste et c'est bien Héro que condamnent les apparences. Claudio a vu, don Pèdre a vu... L'illusion qui les tient fait la rupture inévitable. Devant l'autel aux cierges allumés, à l'heure précise où allait être consacré l'hymen, la pure jeune fille est rejetée, meurtrie et flétrie... Aussitôt elle tombe morte.

**

Mais, le lendemain, tout se découvre. Le serviteur, saisi de remords, a parlé. Claudio se précipite sur le corps de celle qu'il aimait. Soudain, sur son catafalque, elle s'éveille. Elle n'était qu'en léthargie. Les chants de deuil se changent en chants d'allégresse. Bien mieux : le même prêtre qui mariera Claudio et Héro la blonde unira la brune Béatrice et Bénédicte, guéris de leur maladie de douter de leur bonheur...

On s'aperçoit aisément, sans que j'aie besoin d'insister, que le dessin des caractères se dérobe un peu et surtout en ce qui touche le satanique don Juan. Assurément, ce poème conserve de beaux et gracieux reflets de la pièce anglaise. Le malheur est, encore un coup, qu'on ait trop réduit la comédie originale, si précieuse et si humaine, aux conditions d'un livret d'opéra d'une forme connue. M'est avis que lorsqu'on emprunte un thème, on devrait oublier foncièrement la façon dont il fut traité d'abord et faire œuvre personnelle, selon ses moyens.

Je dois cette justice à la partition de M. Paul Puget que, sans s'élever jamais à une grande hauteur, la musique s'y maintient au plus honorable niveau. Les idées sont généralement distinguées, parfois charmantes, développées presque toujours avec adresse. En lui-même l'ouvrage est de portée moyenne, de forme moyenne, de force, de grâce et de couleur moyennes. Les motifs caractéristiques n'y sont guère que des motifs de rappel plutôt que des leit-motiv. — Mais ceci, dans l'espèce, importe assez peu. Mélodiquement, il arrive à M. Puget de subir l'influence de M. Massenet ; toutefois, l'imagination ne semble pas lui manquer. Chose assez inattendue, quelques passages de comédie sont pleins d'esprit et de verve. Je citerai, en particulier, le scherzando d'une si piquante désinvolture, au rythme si curieux et si bien souligné par l'instrumentation, que chante, au premier acte, Borachio, l'affidé de don Juan : « *Quand le sommeil vous prend...* »

Somme toute, avec des inégalités d'inspiration et une forme peu nouvelle, l'œuvre est saine et méritoire. Les rôles principaux sont très bien tenus par MM. Léon Beylé, Clément et Fugère ; mais, du côté des cantatrices, il a semblé qu'on pût mieux attendre. Seul Mlle Mastio a donné un certain relief au personnage de Héro. Les décors et les costumes ont de l'éclat. J'ajoute que la mise en scène est fort étudiée et qu'elle offrait des difficultés très sérieuses dont on est venu à bout.

Fourcaud